

Complainte d'un érable déprimé

Je voudrais bien remplir ma mission, être sage et à l'écoute des vœux des gens, mais là, juste là, je suis déprimé. Regarde ce vieux tronc, ces bouts d'écorce qui tombent en lambeaux et dévoilent ma vulnérabilité.

Je voudrais bien faire l'érable, cet arbre ancré et costaud dont les fruits volent et virevoltent, mais juste là je suis fatigué, je me sens vieux, tordu et cabossé. J'en ai pris des orages, j'en ai avalé des trombes d'eau et le soleil m'a brûlé.

Je voudrais bien être grand, aussi grand que ce que montre mon tronc et l'assumer, mais juste là, j'ai envie de me fondre dans le sol, sous toi, dans le prolongement de mes racines recouvertes de mousse, sous les orties et me faire oublier.

Je voudrais bien être fort, encaisser les coups comme en encaisse les dollars, les transformer illico en compétences et en qualités, mais juste là, je suis dépassé. Tout ça je ne l'avais pas prévu, toutes ces feuilles je n'en peux plus.

Je voudrais bien être serein et apaisé, parler ancrage et feuillages, mais juste là j'ai envie de hurler, j'ai envie qu'on m'entende jusqu'au delà des collines, j'ai envie qu'on m'aide à me pardonner, j'ai envie d'engueuler les gens parce que vraiment.

Je voudrais bien être sucré, comme le sirop qui coule dans mes veines, doux et sucré, gentil et attentionné, mais juste là je suis acide, serré, j'ai envie de tout envoyer péter et surtout, surtout de ne pas dégouliner.

Je voudrais bien être liquide, fluide et flexible mais juste là ce que je sens c'est cette rigidité, cette posture toujours debout, toujours verticale depuis une éternité, avec toutes ces extrémités à nourrir, toujours.

Je voudrais bien être cette sagesse qu'on m'attribue, cette stabilité. Mais juste là j'ai envie de me barrer, je me sens piégé, courir ailleurs et quitter cette terre de la ferrière.

Je voudrais que la pluie me liquéfie, que le vent répare mes fissures, que le soleil réchauffe la sève qui coule en moi, et là, je suis gelé. Malgré l'été.

Je voudrais bien être cet érable qui pose pour les tableaux des grands peintres, solennel et en contrastes, lumineux et pleins de promesses, mais juste là je suis vanné. Le soleil m'éblouit et les ombres des mes feuilles m'agitent.

Je voudrais bien, mais juste là je n'en peux plus.

Tout ce vert m'exaspère et j'ai envie de changer d'air.

Les autres-là, ils ne m'écoutent pas.

Toi, tu peux m'aider ?

Le corps quitté

C'est un matin de chaleur, ou peut-être déjà la mi-journée. Nos corps doivent se séparer plus vite que prévu, abruptement. On a fait un scénario pour un adieu en douceur et tout se précipite, pour une raison bête : l'avion part en réalité deux heures avant, j'ai mal regardé.

Alors nos deux corps se retrouvent dans l'agitation organisationnelle, il faut faire sa valise, appeler le taxibus, dire au revoir à tous les gens, et surtout au corps de l'autre. Tenu à distance par des conventions sociales. Dans ce village, les yeux de tous nous regardent. Ce n'est pas le moment de dévoiler une réalité qui bouleverserait tout, et renverrait chacun à ses croyances, à ses jugements. Il n'est pas encore temps de dire la vérité.

En face il y a un figuier bardé de fruits mûrs, gorgés de soleil. J'aimerais, mon corps aimerait les récolter tous pour s'en goinfrer, et remplir un peu ce vide qui d'un coup se crée. On a envie d'écarter tout le monde, la famille, les enfants, les vieux qui passent et attendent de nous les mots usuels, politesse dont on ne veut pas. Mais on sourit quand même, alors que nos corps pleurent. Tout ce qu'on veut, c'est s'enlacer, s'embrasser et sentir sous ses doigts la réalité du corps de l'autre, celui qu'on va quitter. On est là, côte à côte et seuls nos yeux se touchent. On sait bien qu'on va se retrouver, mais il y a ce truc qui lie nos corps au-delà de ce que la raison peut nous expliquer, pour nous rassurer.

Une partie de moi rit de m'observer.

Mais ce sont les corps qui parlent. Trop vite, trop violemment, il faut décoller nos peaux qui se sont touchées, nos cœurs qui se sont dévoilés, nos mains qui se sont caressées et nos yeux, où une histoire s'écrit. Il faut se quitter. Comme un complot, une voix a organisé la précipitation, pensant qu'en abrégant, ce serait plus facile, liquidé. Mais ce sont nos corps qui parlent. Nos corps qui se décollent. Déchirure. Ce corps qui est le mien, pleure. Le taxibus arrive, les larmes n'arrêtent pas de couler, et l'amplification dramatique du véhicule en mouvement joue les violons. C'est le chauffeur qui me console.

Elles continuent dans le bruit des vacanciers béats, rougis et agités de l'aéroport. Le souffle me manque. J'ai envie de tous les engueuler. Sevrée de l'autre, je cherche son corps par tous les moyens. Figé à mon siège, mon corps mange le repas liofilisé affreux qu'on lui sert. L'absence de goût ne le gêne pas. Je suis séparée de mon corps comme du sien. Une partie de moi est restée là-bas auprès de cet autre entité qui semble le compléter. Je suis attachée à un siège, immobile, et mon corps divisé lentement se rigidifie. Peut-être que ça couperait la douleur, d'arrêter de respirer.

Il faut encore débarquer, sentir les corps des autres dans l'habitacle sans air, se précipiter vers la sortie, échapper à l'asphyxie collective de la descente des avions. Mon corps est trop loin du sien, je l'ai enveloppé de musique, pour effacer la transition. L'air me manque. La bataille interne commence. Lentement, je ne la sens pas encore, une larme s'aiguise et s'enfonce dans mon ventre, sous les côtes, et du sang n'arrête pas de couler au dedans.

Tandis que la tête essaie de reprendre le contrôle, c'est le corps qui s'écroule, aimé.

Brian

Il s'appelle Brian Da Silva, la petite quarantaine, il habite en dessous de chez moi. Depuis mon balcon, je peux le voir lorsqu'il est sur sa terrasse. Il est DJ je pense, d'après ce que j'ai pu entendre comme conversations et comme sons. Je ne dirai pas que j'aime la musique qu'il écoute ou qu'il fait. Lorsqu'il est torse nu, qu'il bronze sur son transat, je peux observer ses tatouages. Sur les pectoraux, deux revolvers, sur le plexus une couronne de roi, sur l'avant des côtes, à droite, une hirondelle, un peu grossièrement dessinée. Et d'autres encore, avec du rouge, je crois, il faudrait que je regarde plus attentivement, mais j'ai peur qu'il capte mon regard scrutateur. Depuis mon balcon, je me suis souvent demandée quel cœur se cachait derrière les deux flingues. Il aime bien parler foot avec son voisin direct. Pendant la coupe du Monde, j'avais les pronostics sans l'image. Juste les commentaires. Chaque année, il réaménage sa terrasse, une surface assez grande pas facile à entretenir. Il achète souvent de nouveaux meubles de terrasse, chez Conforama, j'imagine. Et chez Conforama aussi, il achète un palmier, un citronnier, des fraises et un olivier. Mais chaque année, le palmier, le citronnier et l'olivier crèvent. Alors quand la nouvelle collection de meubles sort, vers mars, il rachète le tout : les meubles et les plantes. Un jour, en plus des nouveaux meubles, des nouvelles plantes, il y avait une femme, sur le transat. Une blonde pas naturelle, qui bronçait seins nus, pas naturels, et en string sous mes yeux. Il lui avait installé une petite piscine pour se rafraîchir. Elle révisait des examens, je crois. Et son corps tout huilé bronçait à la vitesse éclair. J'ai vu défiler derrière mes paupières tous mes jugements – est-ce qu'elle faisait partie de l'action Conforama, elle aussi ? Et puis, un jour, nous avons organisé un apéro en bas de l'immeuble. Et les jugements derrière lesquels je cachais mon malaise ont un peu fondu. Avec Emilie un échange s'est amorcé, on s'est même lancées dans le projet d'un potager commun. Depuis, toutefois, je ne l'ai pas revue. Les meubles cette année sont restés les mêmes, sur le transat, Brian est seul à bronzer. Je me demande encore quel cœur se cache derrière les deux pistolets. S'il s'est brisé.